A trop courber l'échine…

Bulletin acrate

N°13 août 2004

Lutte anti-industrielle et lutte de classes

Il faut reprendre l'étude du mouvement ouvrier classique d'une manière désabusée, et d'abord désabusée quant à ses diverses sortes d'héritiers politiques ou pseudo-théoriques, car ils ne possèdent que l'héritage de son échec. Les succès apparents de ce mouvement sont ses échecs fondamentaux (le réformisme ou l'installation au pouvoir d'une bureaucratie étatique) et ses échecs (la Commune ou la révolte des Asturies) sont jusqu'ici ses succès ouverts, pour nous et pour l'avenir.
Internationale situationniste, n° 7

Prolétaire, quand tu penses comme un bourgeois, tu vis comme un esclave !

Parmi les détracteurs du point de vue anti-industriel, il en est qui nous objectent que seule la lutte de classes est importante et suffit à éclairer tous les évènements. Mais encore faut-il s'entendre sur les mots et développer ce que nous mettons derrière cette notion de lutte des classes, car les partisans de celle-ci désignent des réalités bien différentes les unes des autres. Disons sommairement que ce concept peut désigner un état de fait inhérent au capitalisme ou bien un effort volontaire de la part des classes en question. Bref, la lutte de classes est présentée soit comme un facteur historique qui apparaîtrait mécaniquement, soit comme un ensemble d'évènements résultant d'une révolte consciente face à la domination et à l'injustice.

Mais aujourd'hui, quelle réalité avons-nous devant les yeux ? Voyons-nous une classe se battre afin de construire réellement son histoire ? N'en déplaise à certains, la notion de classe est de moins en moins valide pour éclairer nos analyses et pour guider nos actions. Nous constatons en effet qu'au sein des pays les plus riches et les plus industrialisés, la plupart de nos contemporains ne se reconnaissent plus dans l'appartenance à une classe sociale. C'est au contraire l'aspiration à vouloir "grimper les échelons" qui se rencontre le plus souvent. Comment définirons-nous le prolétaire d'aujourd'hui ? Comme un salarié qui ne dispose que de ses bras et de son cerveau à louer à un exploiteur ? Dans ce cas, moult flics, vigiles, sous-chefs, contrôleurs, cadres supérieurs, fayots, jaunes, collabos et même directeurs d'entreprise sont des prolétaires ! Faut-il prendre en considération le salaire ? Certains travailleurs ont des salaires relativement élevés, sont-ils encore à classer parmi les prolos ? Et d'ailleurs, n'y a-t-il de prolétaires que pauvres ? Et lorsque nous employons le terme d'ouvrier, celui-ci recouvre-t-il encore la même réalité qu'hier ? Convient-il vraiment à celui dont la tâche consiste à appuyer sur quelques boutons pour faire fonctionner un robot dans une usine ? Allons même plus loin : est-ce que les chômeurs doivent être comptabilisés parmi la classe laborieuse ? (il est d'ailleurs notable que les actions les plus radicales des ces dernières années ont été le fait de chômeurs et de personnes agissant en dehors du terrain habituel qu'est le monde du travail)

De la même manière, s'imaginer que les mouvements revendicatifs actuels ont quelque chose de commun avec l'ancien mouvement ouvrier révolutionnaire est une supercherie. La vision mécaniste de l'Histoire, toujours associée avec la croyance ridicule en un progrès constant et perpétuel, voudrait pourtant démontrer une continuité entre ces deux phénomènes. Mais ce qui fait défaut à l'essentiel de ces mouvements actuels c'est exactement ce qui caractérisait l'ancien mouvement révolutionnaire : une

conscience, une éthique et une volonté déterminée à changer radicalement le monde. Ces révolutionnaires-là étaient d'entrée de jeu des hors-la-loi, ils étaient et voulaient être incompatibles avec l'ennemi qu'ils combattaient. Quoi de commun en effet entre une grève de 24 heures pour réclamer une augmentation de salaire de 1 % et les actes accomplis par le prolétariat révolutionnaire ? Rien. Il n'y a pas continuité tout simplement parce que le capitalisme a su jouer à la fois de la répression et de l'intégration envers ce mouvement révolutionnaire défunt. La délégation de pouvoir, la bureaucratisation et la cogestion sont faites pour désarmer les prolétaires. La consommation comme le travail sont faits pour détruire notre conscience et obtenir notre collaboration de manière encore plus subtile au monde qui pourtant nous asservit. C'est pourquoi de nos jours la plupart des inégalités sont vécues comme "normales", avec toujours un espoir de les atténuer grâce aux diverses aides, aux progrès de la technique et de la science, au retour du plein emploi ou bien aux gains du loto. Jadis l'on mourrait pour la liberté et la justice, aujourd'hui on courbe l'échine en attendant un sort meilleur. Hier nos prédécesseurs voulaient faire la révolution sociale, aujourd'hui l'on considère qu'il faut gérer les intérêts antagoniques au sein d'un système qui est supposé indépassable. Oui, dans le monde entier des travailleurs sont en grève. Oui leurs intérêts divergent de ceux de leurs exploiteurs. Oui les inégalités sont toujours bien réelles ! Mais dans la mesure où partout – à de rares exceptions près – ces divergences ne sont pas considérées comme inconciliables, nulle volonté de briser le *statu quo* n'émerge. On se bat pour reprendre un peu de ce que le pouvoir nous a pris. Bref, c'est Sisyphe roulant son rocher… Dans un tel contexte, tout ce qui à l'apparence d'une victoire ou d'une avancée s'avère être au bout du compte une approbation du système de domination. Les "acquis sociaux" sont synonymes de paix sociale, d'exploitation acceptable, donc de résignation. Aujourd'hui, la défense des travailleurs revient à défendre le salariat. Avec en prime la défense de l'Etat comme garant mythique de la justice puisque tout doit être inscrit dans la loi ! Quant à la prétendue répartition égalitaire des richesses, elle ne consiste en fait qu'en une répartition des marchandises et de l'aliénation qui va fatalement avec. Du bas au haut de l'échelle sociale, les mêmes aspirations égoïstes triomphent. La quantité et la qualité des marchandises consommées varient en fonction du pouvoir d'achat, mais c'est finalement la même aliénation qui réunit le PDG et la femme de ménage qui nettoie son bureau. Quand un prolo crane devant ses semblables sitôt qu'il en a l'occasion en exhibant des gadgets et quand il considère qu'il est normal qu'un patron gagne plus de fric que lui, cela signifie que sa mentalité s'est embourgeoisée. Quand un cadre supérieur se fait virer car son entreprise doit se restructurer, cela signifie que la condition des valets du système s'est précarisée. En vérité, la puissance de l'économie et de l'industrie n'ont pas seulement balayé la conscience de classe mais la conscience tout court. Dans un monde de concurrence et de consommation, les plus pauvres n'en sont pas simplement réduits à singer les comportements des plus riches et à désirer les mêmes choses qu'eux. Quand nous y songeons un peu, nous voyons bien que si l'ancien prolétariat révolutionnaire est laminé, c'est parce que notre sensibilité et notre intelligence – lesquelles sont indispensables pour toute prise de conscience et donc pour toute révolte conséquente - sont complètement atrophiées par les conditions modernes de survie qu'impose le monde de la domination. Chaque jour, la société industrielle ne cherche qu'une chose : nous rendre compatible à son fonctionnement normal, et nous satisfaire de cette compatibilité octroyée par tous les moyens. Voyez l'enseignement dispensé dans les écoles (1). Voyez les jouets vendus pour amuser les enfants (2)…

Pourquoi formuler alors un point de vue qui s'oppose à l'industrialisation du monde et à sa technologie ? D'abord parce que cette industrialisation s'est présentée comme bienfaitrice de l'humanité, en apportant le confort et la santé. C'est sans

doute la raison pour laquelle la majeure partie du prolétariat s'est bornée à proposer l'expropriation des moyens de productions aux mains des capitalistes afin de gérer elle-même ces moyens. En somme, on voulait bien changer les musiciens mais on voulait toujours jouer la même musique ! Ensuite, parce que la domestication et la pacification s'opèrent d'autant plus facilement qu'elles sont obtenues techniquement et industriellement. Quelle est par exemple l'arme privilégiée du spectacle pour anesthésier les consciences et uniformiser les comportements, si ce n'est la télévision ? Moyen moderne de "communication" présent sur la planète entière, la télé c'est le contrôle social dans chaque habitation. Et le développement technologique continu – à grands coups de satellites - lui permet d'accroître sans cesse cette présence, jusque dans les bistrots et les écoles. Partout les écrans nous hypnotisent et nous désarment : télévision, automates, ordinateurs, (Internet c'est l'aliénation à haut débit !) téléphones mobiles, jeux vidéos, cinéma... Dans le même sens, la technologie dote le pouvoir de moyens de contrôle et de répression jamais connus auparavant. Nous sommes sous surveillance en permanence. L'armement des polices et des militaires n'a jamais été autant sophistiqué. Enfin, cette industrialisation ne s'est pas accomplie en laminant seulement – si l'on peut dire – les consciences et les volontés. Elle détruit aussi les bases biologiques de notre existence. Elle qui prétendait apporter confort et santé alors qu'elle sème la mort, la maladie et la souffrance en faisant croître le désert. Nul besoin de décrire encore et encore la longue chaîne des catastrophes et des accidents, des pollutions et des destructions. Il suffit d'ouvrir les yeux. Voilà les raisons pour lesquelles nous mettons l'accent sur l'aspect industriel et technologique de la domination. Il ne s'agit pas de substituer un nouvel ennemi - la société industrielle - à l'ancien - le capitalisme. Il s'agit de dire quel est le visage de l'ennemi de toujours. Le capitalisme est avant tout industriel et technologique. Cela lui permet d'ailleurs un camouflage plus subtil qu'auparavant : le pouvoir, parce qu'il n'a plus de tête, voudrait faire croire qu'il n'existe pas. Le point de vue anti-industriel n'est donc pas une nouvelle idéologie, ce n'est pas un sésame susceptible de tout expliquer, ce n'est pas non-plus un réductionnisme étriqué. C'est simplement la manifestation lucide de la prise en compte de l'incompatibilité totale entre ce monde et nos aspirations profondes. Car rien n'est à récupérer au sein d'un tel système.

Nous sommes les héritiers de l'ancien mouvement révolutionnaire. Nous en avons conservé les moyens d'actions et d'organisation essentiels tels le sabotage, l'internationalisme, l'auto-organisation et l'action directe. Nous en avons surtout gardé le projet : le communisme. La lutte continue. Mais cette lutte ne doit plus se tromper d'objet. Elle doit repartir de la réalité qui est là devant nous. Elle ne doit plus dépendre des critères et des valeurs imposées par la domination, elle ne doit plus chercher à continuer de faire tourner ce monde qu'on nous impose mais a en établir de nouveaux. Cela implique que l'une de nos tâches essentielles consiste à être capables de définir quels seraient les vrais besoins d'une société libre. Ce qui revient donc à clarifier ce qui se dissimule derrière cette notion lorsqu'elle est utilisée par le capitalisme. Ce dernier crée des besoins de toute pièce, et la technologie industrielle lui facilite grandement la tâche. A tel point que chaque revendication – même la plus radicale – se change fatalement en aménagement du système. L'important réside dans le sens que nous donnons à nos propos et à nos actes. C'est la raison pour laquelle chaque construction de notre part prend l'apparence d'une destruction de ce monde et réciproquement. C'est ce que nous signifions lorsque nous déclarons vouloir sortir de ce monde sans le laisser en paix. L'enjeu est de créer une force révolutionnaire capable d'acquérir la plus large autonomie possible par rapport au système ennemi tout en se dotant d'une capacité de destruction de celui-ci.

Si l'on veut bien considérer que « *l'auto-émancipation doit être l'œuvre de la classe qui est capable d'être la dissolution de toutes les classes*

en ramenant tout le pouvoir à la forme désaliénante de la démocratie réalisée, le conseil dans lequel la théorie pratique se contrôle elle-même et voit son action. Là seulement où les individus sont directement liés à l'histoire universelle, là où seulement le dialogue s'est armé pour faire vaincre ses propres conditions » (Guy Debord, *La société du spectacle*) alors nous devons également considérer qu'il est nécessaire de nous sortir de la condition qui nous est faite par ce monde. Autrement dit, nous devons nous définir et agir en fonction de nos motivations réelles, et non pas en fonction de ce que le capitalisme fait ou veut faire de nous. Cela signifie concrètement que nous n'avons pas à nous solidariser avec une grève par réflexe, parce que la grève serait une arme traditionnelle utilisée par les révolutionnaires. Certes, nous sommes bien évidemment favorables à tout ce qui peut nuire à ce système- et une grève peut effectivement représenter un moyen de nuisance. Mais seul compte le sens donné à ce genre d'initiative. Il y a donc une contradiction à plaider d'une part pour la "décroissance" et, d'autre part, soutenir un mouvement de grève au seul motif qu'il se distingue par sa durée dans le temps. Ainsi, nous voyons des anarchistes qui viennent de prendre conscience de la dangereuse absurdité du développement économique soutenir dans le même temps les salariés de l'entreprise STMicroelectronic qui vont être licenciés. Cette entreprise est spécialisée dans la haute technologie. Elle ne produit que de la merde. Ce que nous proposons est la destruction de ces usines. Et ce que nous disons aux salariés qui y travaillent, c'est de faire grève non pas pour obtenir une reconversion ou pour sauvegarder leur emploi, mais plutôt pour prendre un maximum d'argent afin de l'utiliser pour accroître leur autonomie et lutter contre le capitalisme. Trop de luttes, pour n'avoir pas su décrypter la logique infernale du système, combattent aujourd'hui des fantômes, se condamnant à l'impuissance ou, pire, à renforcer le pouvoir même si leur intention était de l'affaiblir.

Nous sommes opposés à la société industrielle parce qu'elle nous empêche de vivre librement, parce qu'elle nous fait mal. A l'instar de nos prédécesseurs qui avaient compris que l'Etat, l'argent, le salariat, la marchandise, le spectacle étaient nocifs pour eux, nous voulons nous débarrasser des infrastructures industrielles, des usines aux caméras de surveillance, des parcs de loisirs aux aéroports. C'est ainsi que nous entendons continuer la lutte qu'ils avaient commencée.

Notes :

(1) : cf. *L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes* de Jean-Claude Michéa, éditions Climats.

(2) : cf. *Le vieux monde et l'enfant*, Le Monde à l'envers n°3, éditions Ressouvenances (3 rue de la Cidrerie – 02600 Coeuvres et Valséry)

En réponse au *Prolétariat universel*

Dans le numéro 91 du *Prolétariat universel*, nous trouvons une critique du numéro 12 de notre bulletin. Pour monsieur Hempel, auteur de l'article en question, mon propos s'apparente à la complainte d'un honnête homme. Nous ne nous attarderons pas en détails sur ce texte imbécile et ordurier. D'ailleurs, cette feuille de choux est tout juste bonne à se torcher avec. Et encore, le papier est peut-être trop épais pour ça. Nous avons le droit à tout l'argumentaire du parfais progressiste de gauche qui, non content de trouver des justifications aux nuisances, détourne complètement le sens de notre démarche. Ainsi, il voudrait faire croire que je combats le capitalisme en dénonçant seulement ses conséquences nuisibles en matière d'écologie. Ce crétin est vraiment d'une mauvaise foi des plus stalinienne. Bien évidemment, comme d'autre avant lui, monsieur Hempel pense me connaître alors qu'il ne connaît rien de moi.

Mais la caricature mensongère bat son plein quand le connard en question prétend que la production d'électricité avec des centrales nucléaires est bien plus sûre que celle obtenue par la combustion du charbon sous prétexte que l'extraction de ce dernier est pénible et dangereuse. Mais ducon ! Penses-tu que l'extraction de l'uranium qui sert de combustible dans les centrales nucléaires soit de tout repos ? Elle présente autant de dangers que l'extraction du charbon avec la radioactivité en plus !

L'imbécillité est à son comble quand monsieur Hempel nous reproche à la fois de vouloir faire table rase et de nous intéresser à des formes plus anciennes de sociétés.

Les bornes de la connerie sont dépassées quand le docteur en *prolétariologie* nous assène que « *tout n'est pas mauvais dans le capitalisme* » et quand il n'imagine pas une seule seconde que dans une société communiste les crèches et les hospices n'ont pas lieu d'être.

Enfin, ce crétin borné donne raison à Jean-Pierre Levaray quand celui-ci prétendait qu'il fallait développer les moyens technologiques pour soulager les humains du travail. Sache, pauvre idiot, que j'ai rencontré Jean-Pierre au mois de juin et qu'il m'a déclaré que, réflexion faite, mon point de vue sur l'industrialisation du monde était juste...

Allez, j'en termine là. Des gens comme toi, j'en ai plein les pattes. Il est inutile de discuter avec eux. Je te souhaite seulement de crever d'un bon cancer, ce qui ne représenterait sûrement à tes yeux qu'un *raté dans le développement des forces productives modernes*. Et puis parce que ça défoule, je crache dans ta sale gueule de con !

J'indique, par simple honnêteté, que pour ceux qui n'ont rien d'autre à faire, vous pouvez vous procurer le bulletin en question à l'adresse suivante : Pierre Hempel – 67 rue Henri Ginoux – 92120 Montrouge

----

Sur le concept de "société industrielle"

André Dréan, qui est un camarade rencontré au cours de diverses réunions d'opposants au développement des biotechnologies et du nucléaire, nous a fait parvenir son texte intitulé *La "société industrielle" : mythe ou réalité ? Des divergences au sein de l'opposition aux biotechnologies*. L'idée centrale de l'auteur est que le concept de "société industrielle" est réducteur et ne permet pas de rendre pleinement compte de la réalité à laquelle nous sommes confrontés. Après avoir relevé que "*la technologie participe à la réification de l'activité humaine spécifique au monde de la marchandise*", et qu'elle "*lui permet de prendre corps, d'envahir l'ensemble des sphères de la société et de réduire la vie elle-même au statut d'instrument*", André démontre que le "*rôle de la technologie est désormais central* ", qu'elle "*est l'un des piliers de la domination modernisée*". Et de souligner que "*la puissance qu'elle acquiert ne dépend pas que de celle de la marchandise en général. Elle tend à accéder à l'autonomie et à modeler le monde à son image, il n'y a pas de domaines de la vie en société qui ne portent son empreinte*".

Pour autant, parler de "société industrielle" pour désigner le monde dans lequel nous évoluons n'est pas satisfaisant dans la mesure où "*la technologie n'a pas atteint le degré d'autonomisation et d'ubiquité idéal qui permettrait de définir la société modernisée comme "société industrielle". Pas plus que le capitalisme, la technologie ne peut fonctionner en vase clos*". Plus loin encore, notre camarade note que "*la technologie est obligée de mettre à contribution ce qu'il y a d'humain chez les individus qu'elle vampirise, mais qu'elle essaie en même temps de déshumaniser*".

Je ne vois pas dans cet argumentaire de raison suffisante pour nous faire renoncer à l'usage du terme de "société industrielle" pour désigner notre monde. A vrai dire, je ne suis pas borné au point de réfuter les autres appellations dont usent les ennemis du système pour le qualifier : capitalisme, spectacle, Empire, domination, société marchande ou même les plus exotiques du genre *Babylone*, etc. Tout cela renvoie généralement à la même réalité. J'ai précisé plus haut que nous insistons sur l'aspect industriel et technologique parce que ce sont

les traits essentiels de ce système, lesquels lui permettent son expansion dans l'espace et dans le temps – et même dans les consciences et les organismes - sans pour autant nier les autres.

Que la technologie n'ait pas atteint une autonomie totale et que certaines choses lui échappent encore ne signifie pas que son projet ne vise pas à la conquête intégrale de tout ce qui existe. André Dréan note lui-même qu'avec les biotechnologies, ce sont les bases biologiques de la vie qui sont accaparées et réifiées. Dans le même sens, il est logique que la technologie s'appuie sur ce qu'il y a d'humain chez les individus qu'elle asservit. Tout moyen d'oppression opère forcément de la sorte. Il peut paraître contradictoire que de vouloir briser l'humanité en prenant appui sur elle, mais on ne peut affronter un ennemi tout en le niant, c'est-à-dire tout en niant ce qui le caractérise le plus profondément. Cela n'est d'ailleurs pas sans nous rappeler la dialectique du maître et de l'esclave…

Il est bien évident que tout ne peut être réduit à la technologie. Mais dans le même sens, un tas de chose échappent encore à la sphère du capitalisme le plus élémentaire. Quand je rends service gratuitement à mon voisin ou quand je donne quelque chose sans contrepartie à quelqu'un, je ne prétends pas pour autant que le système dans lequel tous ces actes sont commis n'est pas un système capitaliste. Cela étant dit, la technologie s'impose bien à nous et d'une manière dont aucun moyen de domination n'aurait pu imaginer le faire auparavant. Les déchets radioactifs sont là pour toujours et partout, tout comme les OGM : voilà bien une empreinte technologique qui montre combien la société industrielle parvient *malgré tout* à ses fins. On pourrait d'ailleurs rétorquer que cela ne représente pas une fin dans le sens où elle est peut-être involontaire, et que les vrais propriétaires de ce monde subissent comme nous cet état de fait. Remarque sans doute fondée, mais qui prouve encore que la technologie a déjà acquis une bonne part d'autonomie. Et qui prouve dans le même temps combien elle est ennemie de la liberté. Toujours est-il qu'il serait absurde d'attendre d'un ennemi qu'il ait les pleins pouvoirs avant de commencer à le désigner et à le combattre comme tel.

D'autant plus que ce qui est à l'œuvre avec l'empire industriel, c'est une véritable fabrique de l'individu. Il ne s'agit pas seulement de contraindre, de brimer ni même de persuader, mais littéralement de formater et de modeler les individus. Et ce projet abject est rendu possible avec la force que donne aux dominants les moyens offerts par la technologie industrielle. Nous sommes donc en droit d'alimenter quelques inquiétudes quant aux immenses capacités de nuisances à notre encontre dont dispose un tel système. Nous avons déjà cité ces mots que Georges Orwell tenait en 1939 : "*Dans le passé, chaque tyrannie finissait, un jour ou l'autre, par être renversée, ou tout du moins combattue, parce qu'ainsi le voulait la "nature humaine", éprise comme il se doit de liberté. Mais rien ne nous garantit que cette "nature humaine" soit immuable. Il se pourrait tout autant que l'on parvienne à créer une race d'hommes n'aspirant pas à la liberté, comme on pourrait créer une race de vaches sans cornes*". Voilà pourquoi nous pouvons ajouter également avec Marx qu'il "*faut rendre l'oppression réelle encore plus dure en y ajoutant la conscience de l'oppression*".

Finalement, je m'aperçois maintenant que c'est le mot "société" qui cause problème dans l'expression "société industrielle". En effet, ce mot contient quelque chose de positif que nous ne pouvons retrouver dans la réalité présente. C'est pourquoi il est sûrement préférable maintenant d'employer le terme de "monde" pour désigner le système de domination. Car ce dernier veut *faire monde à l'échelle du Monde.*

Je passe sur les autres thèmes développés par André Dréan dans son texte, notamment sur l'idolâtrie de la nature et sur l'idéalisation des sociétés anciennes. Non pas que tout cela soit inintéressant, bien au contraire. Mais si certains, à l'instar du courant anarcho-primitiviste, sombrent dans ce genre de délires, cela n'est pas notre propos. Nous avons toujours dit qu'il est primordial de connaître les sociétés anciennes et d'en retirer ce qu'il y a de meilleures en leur sein afin de construire notre

monde. Quant à la mythification de la nature, nous considérons que celle-ci doit être défendue, ce qui n'empêche nullement son appropriation et sa transformation par les humains et leurs cultures. Mais appropriation et transformation ne sont pas forcément synonymes de destruction. Loin d'être des nostalgiques du passé et des adorateurs d'une nature élevée au rang de divinité, nous sommes des partisans de la construction d'une société libre et juste, laquelle n'est envisageable que dans un environnement sain.
Pour contacter André Dréan, vous pouvez envoyer un courrier à l'adresse électronique suivante : nuee@club-internet.fr ou bien écrire à *A trop courber l'échine*.

Voici un tract diffusé sur Paris y a quelques mois à l'occasion du mouvement "sauvons la recherche" qui proteste contre les suppressions de crédits dont la recherche scientifique est victime.

Des crédits pourquoi faire ?

Le mouvement "sauvons la recherche" s'est constitué en réaction au projet gouvernemental de restriction budgétaire. Cette mobilisation, à très haute visibilité médiatique, véhicule un discours scientiste que nous devons réfuter d'urgence.
L'argumentation de la pétition "sauvons la recherche" soutient que la baisse des crédits alloués à la recherche pénalise la compétitivité de la France, qui s'expose de cette façon au risque d'une "fuite des cerveaux" – anomalie anatomique pour le moins préoccupante. La coupe budgétaire serait également défavorable au "rayonnement culturel de la France" ; enfin, la science ne doit en aucun cas être limitée à sa rentabilité économique car elle est utile à la société. Sans recherche, nous apprend-on, pas de téléphone mobile. Pas de cristaux liquides.
Dénonçons dès à présent le cynisme de cette conception utilitariste de la science, qui cherche à impliquer, sinon émouvoir, la masse des contribuables non –spécialistes. La conception – du reste erronée – d'une science neutre, motivée par la saine curiosité intellectuelle et la passion de la découverte, a dorénavant cédé le pas à une argumentation qui, malgré son cynisme, a le mérite de révéler le vrai visage de la science moderne, liée par des liens organiques à la société industrielle qu'elle alimente en *progrès* (dans un premier temps militaires, mais néanmoins aisément *gadgétifiables*). Nous dénonçons donc la recherche actuelle car ses objectifs, ses contenus, ses outils, la manière dont sont sélectionnés les chercheurs ne font que répondre point par point aux besoins de la société industrielle.
Les applications industrielles de la recherche scientifique ont permis un développement considérable des forces productives ainsi que la rationalisation de la société. Dans le même temps, les désastres écologiques et la décomposition sociale, qui en sont les conséquences inévitables, génèrent une demande sociale de protection de l'environnement, de gestion des risques, de thérapies pour maladies nouvelles et de psychotropes destinés à soulager les souffrances de l'humanité face à sa déshumanisation organisée. De la dextre, la recherche fournit bienveillamment les palliatifs dérisoires au désastre qu'elle orchestre de la senestre. Il est donc juste de dire, à l'instar de ses défenseurs, que la recherche scientifique n'est pas seulement utile du strict point de vue de la croissance économique et qu'elle n'est pas réductible à un investissement rentable. Elle est la clé de voûte et la justification centrale d'une société qui ne peut plus se fonder que sur l'illusion d'une amélioration constante des conditions de vie. Tant que l'espérance de vie (médicalement assistée) augmente, qui donc oserait protester ?
C'est pour cette raison que nous condamnons la recherche. Pour sa contribution au *progrès* et pour toutes les découvertes qui font désormais partie de notre vie quotidienne : centrales nucléaires et téléphones portables, industrie agroalimentaire, pesticides, voitures, TGV, tapis roulants, silicone…
Les découvertes scientifiques sont essentielles tant à la création technique de produits, souvent nuisibles, dont l'utilité sociale n'a jamais été mise en question (et encore moins décidée démocratiquement) qu'à la satisfaction de nouveaux besoins que cette production fait naître. Le tout a lieu dans une surenchère technologique où l'humanité est à tous les coups perdante – parce qu'elle est devenue l'ennemi. Quand elle est dépourvue d'applications pratiques, la recherche sert, via une présence médiatique, à rehausser le blason des chercheurs.

Découverte spatiale et préhistoire représentent, au même titre que les maladies orphelines, les chevaux de Troie par lesquels la société industrielle extorque littéralement l'adhésion des individus à la nécessité de la recherche.
Il est plus qu'urgent, aujourd'hui, de démystifier la recherche. « L'image du scientifique prenant un plaisir fou à son activité quotidienne en quête de la vérité est stupide » (Roger Belbéoch). En pratique, l'activité du chercheur est ultra-spécialisée ; elle consiste, dans une large part, à piller les résultats de ses confrères (et de ses thésards, s'il en dirige), à chercher des crédits, à produire des résultats et de la publication. Tout ceci relève davantage de l'absurdité bureaucratique que de la passion pour le bien-être de l'humanité.
Dans ce contexte, le mouvement de défense actuel est coupable d'opacifier les tenants et les aboutissants de la recherche, de son rôle dans une société qu'elle a contribué à rendre si *moderne*. La recherche scientifique a aujourd'hui le cynisme de se présenter comme une espèce en voie de d'extinction aux côtés de celles qu'elle a effectivement contribué à faire disparaître.
Les êtres humains sont en réalité confrontés à un phénomène de dépossession très avancé en ce qui concerne connaissances empiriques et savoirs-faire pratiques, ainsi qu'à une dégénérescence physique prononcée (obésité, maladies cardio-vasculaires, cancers) et à la mise en place d'un environnement pathogène durable (radioactivité, pollution de l'eau, etc.)
Face à cette situation dont ils sont coupables car responsables, les scientifiques jouent aux Eichmann et profèrent des énormités.

En synthèse, nous affirmons :
- que la seule manière dont le progrès scientifique peut régler les problèmes existants est d'en créer de nouveaux, dans une fuite en avant constante
- qu'aucun problème social ne pourra être résolu techniquement, mais qu'il requiert au contraire la libre discussion, entre êtres humains, de leurs besoins et des moyens de les satisfaire collectivement
- que les chercheurs sont tout sauf neutres, que leurs actes ont des conséquences considérables sur l'environnement social et naturel et que nous sommes en droit d'en évaluer le bénéfice éventuel
- qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre les financements public et privé ; seul compte l'objectif du projet de recherche
- que la recherche fondamentale et la recherche appliquée ont une part égale de responsabilité, car elles remplissent des fonctions également utiles

Aux chercheurs et aux universitaires qui ne désirent produire ni application industrielle, ni contrôle social, ni justification idéologique à l'ordre des choses, ils nous faut demander s'ils pensent en toute bonne foi partager les mêmes intérêts que les nucléaristes et autres généticiens et s'ils pensent bénéficier des conditions de travail nécessaires à la production d'un savoir indépendant. Si cela n'était pas le cas, nous les incitons à déserter au plus vite l'université ou le CNRS, en dehors desquels ils pourront espérer penser librement.

Nous appelons tous les chercheurs en sciences sociales, sciences dures et sciences humaines qui partagent ces points de vue à combattre les comités "sauvons la recherche" et unir leurs forces dans un *comité de promotion du sabotage et de répression du scientisme* ayant pour charge de :
- dénoncer la responsabilité de la recherche scientifique dans la dévastation du monde
- dénoncer les sciences sociales, productrices d'idéologie (économie), et de contrôle social (sociologie)
- saboter les laboratoires
- combattre le scientisme, le progressisme et l'étatisme jusqu'à leur discrédit total dans l'espoir de fonder une connaissance libre et émancipatrice, totalement impossible à l'intérieur d'une organisation sociale sans autre fin que la surenchère technologique.

Sabotage !
Démantèlement de l'appareil de production industriel !
Démasquons les chercheurs ! Vidons les laboratoires !

Comité de libération des intellectuels non gouvernementaux

Appel

Un ami rouennais nous a transmis ce texte que nous avons jugé très intéressant. Il s'agit d'un petit livre anonyme et sans éditeur, composé de 86 pages. Comme l'indique clairement le titre, c'est un appel lancé par des individus qui s'organisent qui veulent faire sécession avec ce monde tout en s'appropriant leur autonomie dans le but de bâtir un mouvement révolutionnaire. Nous pourrions dire que dans cette démarche le moyen est identique au but. Il est question de *communisation*, c'est-à-dire de vivre le communisme pour le construire, de lier cette sécession avec tout ce qui fait croître le désert à notre capacité de nuisance contre ce monde, bref, de *trouver les moyens de produire d'un même mouvement les conditions de sa subsistance et celle de son existence* et de *construire les conditions où une offensive peut s'alimenter sans s'éteindre*.

Cette perspective rejoint l'idée que nous tentons d'élaborer au fil des pages d'*A trop courber l'échine*, qui préconise de s'approprier des sortes de bases arrières autonomes tout donnant des coups contre le système de domination. Les initiateurs de cet appel ne nourrissent aucune illusion sur les capacités présentes nécessaires à la réalisation d'un projet aussi ambitieux. "*Nous savons que construire une puissance de quelque ampleur prendra du temps*".

Nous faisons également nôtre l'analyse globale du monde que les auteurs nomment l'empire. Nous y trouvons de surcroît des remarques pertinentes qui enrichissent notre point de vue, comme celle de la notion de besoin qui, dans un tel monde où le *libéralisme existentiel* triomphe, ne désigne plus que les caprices individuels. Dans le même sens, les revendications exprimées par ceux qui veulent contester l'empire, se retrouvent prises au piège : "*Le problème, avec les revendications, c'est que formulant des besoins dans des termes qui les rendent audibles par les pouvoirs, elles ne disent d'abord rien de ces besoins, de ce qu'ils appellent de transformations réelles du monde. Ainsi, revendiquer la gratuité des transports ne dit rien de notre besoin de voyager et non pas de se déplacer, de notre besoin de lenteur.* " La notion de réappropriation est elle aussi abordée subtilement. Après avoir précisé que la réappropriation de moyens et de savoirs ne suffisent pas à faire un mouvement révolutionnaire, le fait de se réapproprier quelque chose se signifie pas s'en rendre propriétaire mais en faire une chose qui nous soit appropriée, c'est-à-dire adéquate, *en terme d'usage, en terme de besoin, en terme de relation à un lieu, à un moment du monde*.

La tactique nécessaire pour essayer de mener à bien ce projet s'énonce assez facilement. Il est d'abord essentiel de détruire la gauche, de nuire à tout ce qui n'est jamais qu'une volonté d'aménagement du système. Il s'agit ensuite de faire progresser le processus de *communisation* (ce que l'*Appel* nomme la *construction du Parti*, expression qui risque d'en rebuter plus d'un mais qui n'a rien de commun avec la construction d'un parti politique spécialisé de type léniniste. "*La pratique du communisme, nous l'appelons le Parti. Lorsque nous atteignons un niveau supérieur de partage, nous nous disons que nous construisons le Parti. Certainement d'autres, que nous ne connaissons pas encore, construisent aussi le Parti, ailleurs. Cet appel leur est adressé.* ") et de porter la sécession jusque dans les secteurs vitaux de la machine impériale. Le caractère illégal d'une telle démarche est évident. Mais tout mouvement réellement révolutionnaire, pour légitime qu'il soit, est d'emblée criminel. Cela étant dit, nous ne jugeons pas forcément utiles les petites phrases du type : "*la perspective de former des gangs n'est pas pour nous effrayer ; celle de passer pour une mafia nous amuse plutôt*". Faut-il y voir une pique lancée contre un ouvrage de Jaime Semprun ? Cette question est somme toute secondaire ; l'idée à retenir étant en effet que toute démarche de transformation du monde de la domination ne peut se rendre compatible avec les règles édictées par ce dernier.

"*Partout des alliances sont possibles. La perspective de briser les circuits capitalistes exige, pour devenir effective, que les sécessions se multiplient, et qu'elles s'agrègent. On nous dira : vous êtes pris dans une alternative qui, d'une manière ou d'une autre, vous condamne : soit vous parvenez à constituer une menace pour l'empire, et dans ce cas, vous serez rapidement éliminés ; soit vous ne parviendrez pas à constituer une telle menace, vous vous serez vous-mêmes détruits, une fois de plus. Reste à faire le pari qu'il existe un autre terme, une mince ligne de crête, suffisante pour que nous puissions y marcher, suffisante pour que tous ceux qui entendent puissent y marcher et y vivre.*"

Nous avons entendu cet appel et espérons rencontrer bientôt ses initiateurs. Déjà nous avons croisé le chemin de quelques amis avec lesquels les projets s'ébauchent, sans optimisme ni

pessimisme, car il n'y a aucune raison que l'avenir soit plus vivable, si ce n'est la constance de la lutte.

Le numéro 4 de la *Lett re de TRO LOIN* fait également référence à l'*Appel*. Si l'essentiel de ce qui caractérise l'*Appel* n'et pas remis en cause, quelques critiques y sont adressées. Par exemple, les camarades de TROLOIN doutent du fait que ceux à qui s'adresse l'*Appel* soient déjà organisés (ou en voie de l'être) et déjà relativement nombreux, tandis que les auteurs de l'*Appel* le laisseraient supposé. La lettre de TROLOIN déplore également le manque d'une analyse du mouvement social présent, des luttes, des reculs et des résistances dans le monde du travail, des grèves, de leur surgissement, de leur défaite souvent, de leur absence parfois, en un mot de tout ce que recouvre l'alter-mondialisme et dont il exprime les limites.

Pour correspondre avec la *Lettre de TROLOIN*, écrire à : AREDHIS – B.P. 20306 – 60230 COMPIEGNE cedex.

Los amigos de Ludd

La publication du bulletin de nos compagnons espagnols se poursuit. Le numéro 6 est sorti en décembre 2003. *Climatisation et barbarie*, *L'anti-machinisme rural et la mécanisation de l'agriculture sous le franquisme (1936-1970)* et *Georges Orwell critique du machinisme* sont quelques-uns des articles au sommaire de ce numéro. Le numéro 7 est paru au mois de juin dernier. Nous y trouvons, entre-autre choses, une *Lettre ouverte aux primitivistes* ainsi qu'un texte concernant le mouvement anti-publicité en France.

Tous ces textes sont en castillans. Il existe des traductions en français et nous espérons une version française de ce bulletin. Pour l'heure, les personnes intéressées peuvent me contacter pour obtenir certains textes en français. Notons également que Los amigos de Ludd m'ont encore fait l'amitié de traduire en espagnol quelques textes issus d'*A trop courber l'échine*. Certains d'entre eux ont été repris dans quelques publications libertaires ibériques.

Correspondance : Apdo. 103 – 05400 Arenas de San Pedro (AV.) – Espagne

----

Nouvelles de nulle part

Jean-Marc Mandosio a publié le numéro 5 de cette revue (avril 2004) Le thème de ce dernier est Vies réelles, vies rêvées (première partie : la vie réelle) Notre attention a été plus particulièrement retenue par deux articles consacrés à un de nos auteurs favoris : Georges Orwell. Il s'agit d'un texte de Raffaele La Cappria intitulé *Orwell : communisme et sens commun** et de *Down and out : notes sur Georges Orwell* de Piergiorgio Bellocchio. Nous y trouvons également un échange épistolaire entre Anselm Jappe et Jaime Semprun.

Notons que sous son habituelle rubrique *Le monde comme il ne va pas*, Jean-Marc Mandosio s'en prend avec véhémence à notre ami Bertrand Louart. Sous le titre *De l'anti-industrialisme comme idéologie*, Mandosio critique sévèrement la brochure *Quelques éléments d'une critique de la société industrielle, suivi d'une Introduction à la réappropriation* commise par Bertrand en juin 2003. Mandosio lui reproche, arguments solides à l'appui, d'avoir dressé un portrait idyllique et complètement

erroné du siècle des Lumières. Mais Mandosio va plus loin en insultant notre ami. Ce dernier ne serait qu'un "compilateur ingénu" d'idées publiées dans les livres parus aux éditions de l'Encyclopédie des Nuisances. Qui plus est, Bertrand s'occupait d'un site Internet sur lequel des textes hostiles à la société industrielle étaient disponibles. Mandosio a certainement raison de refuser l'idée de vouloir constituer un parti anti-industriel. Il a également tout à fait le droit de pointer les contradictions des autres. Le débat et la polémique ont fort heureusement leur place au sein de ce que nous pourrions nommer la *mouvance* anti-industrielle. Et encore, ce terme reste bien inapproprié puisque nous pouvons inclure dans cette mouvance des gens qui réfutent le concept de société industrielle (cf. page 5 du présent bulletin) Mais de là a laminé un compagnon en lui retirant toutes ses qualités…
*Note : sur ce même thème, cf. les ouvrages de Jean-Claude Michéa aux éditions Climats : *Orwell, anarchist tory* et *Orwell éducateur*

L'homme au foyer

Trois numéros du bulletin de nos compagnons de Belgique sont parus depuis le mois d'octobre 2003. Le numéro 5 couvre la période d'octobre à décembre 2003. Sous-titré *Organe de dissension dans l'Orphelinat-Monde*, nous y trouvons un bon article qui apporte quelques éclaircissements quant au concept de société industrielle, thème que nous abordons dans le présent bulletin. Le numéro 6 (janvier-mars 2004) est consacré à la déscolarisation. Nous y trouvons une mine de renseignements et des réflexions sur ce sujet. Enfin, le numéro 7 (avril-juin 2004) nos propose, sous le titre général *L'autogestion de la mort*, des articles contre le *démocratisme vivant* ou bien encore sur le mensonge nucléaire.
Abonnement d'un an contre 12 euros. Ecrire au 13 rue du Duc – 1150 Woluwé-Saint-Pierre – Belgique

----

En vrac

Nous avons également reçu le premier numéro d'un bulletin italien consacré à la critique anti-industrielle : *Notizie da nessun luogo*. On peut l'obtenir contre 2,50 euros en écrivant à :
La mala erba – c/o A. Pedrazzoli, Casella Postale 868, 40100 Bologne – Italie

Cette semaine est un bimestriel dans lequel l'on trouve un tas d'information sur des luttes, les prisonniers politiques, les squats, etc. A noter, une rubrique sur les nuisances techno-industrielle dans le numéro 87 de février-mars 2004.
Prix libre ou abonnement : Cette semaine – B.P. 275 – 54005 Nancy cedex

Introduction à la Révolte

On aurait voulu que rien ne soit à faire, au prétexte que tout a été dit.
On aurait voulu séparer les mots de leur monde, de leur sens, leur extirper toute dangerosité.
On aurait voulu que plus rien n'arrive.

Qu'est-ce que l'Empire ?
Qui le maintient en place ?
Au service de qui fonctionne-t-il ?

Est-il devenu tout à fait inutile et désuet de dire à des esclaves : "Libérez-vous ?"
N'y a-t-il d'esclaves que pauvres ?
Est-ce que je participe au système de domination en place ?
Comment j'y participe ?
Ce n'est pas là le Monde où je souhaite vivre.

Il aura fallu, pour garantir la paix sociale dans un monde injuste, distiller largement l'ignorance, persuader les foules de leur impuissance.
Il aura fallu détruire patiemment toute espérance que la marchandise ne pouvait satisfaire.
Il aura fallu renoncer à l'aventure, rogner l'ampleur de nos gestes, de nos vies, de nos fureurs.
Il aura fallu un effort à vie pour se rendre compatible avec l'Empire.
Il aura fallu que nous ayons une bien piètre idée de la joie, pour nous en satisfaire.
Quelques puissants, survolant le monde, veillent sur leur puissance et sur notre immobilité, saupoudrant, sur l'ennui, un peu de misère, sur la misère, quelques bombes.

D'où vient la colère ?
Notre impuissance à lutter est l'autre face d'une impuissance à vivre.
Nous sommes, bien nourris, bien dressés, étrangers à l'extase, des décadents.
Nous contemplons passifs l'imminence du désastre. Il nous arrive parfois de l'espérer.
C'est dans un monde en guerre que nous évoluons. Une guerre sans centre, sans contours, dont la ligne de front passe au sein même de chaque individu.
Cette guerre contre toute autonomie, effective ou potentielle, se nomme entreprise de pacification.
Le monde ainsi conquis, occupé, surveillé, ce monde s'appelle l'Empire.
Y règnent au Sud, la misère, au Nord, l'ennui, l'un n'excluant pas l'autre.
Aucune volonté supérieure et toute-puissante pour nous tirer d'affaire.
Aucune consolation à espérer pour une vie non vécue.
Aucune raison que l'avenir soit plus vivable, si ce n'est la constance de la lutte.

A trop courber l'échine…
Bulletin acrate

Toute correspondance est à adresser **uniquement** à l'adresse suivante :
STA
B.P. 1021
76171 ROUEN cedex 1
FRANCE
Ce bulletin est gratuit. Il ne vit que de la bonne volonté de son rédacteur et des dons de ses lecteurs. Vous pouvez envoyer des timbres ou des sous (Rouen CCP 6 591 39 J). Reproduction et diffusion encouragées.